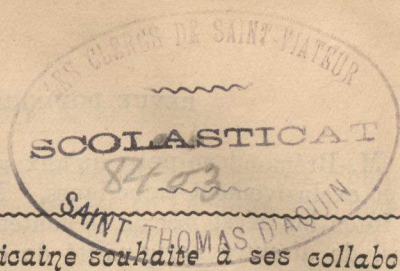


PAGES
MANQUANTES



La Revue dominicaine souhaite à ses collaborateurs, abonnés et propagandistes une heureuse et sainte année.

L'HUMANISME DEVOT

1580-1660¹

Le dernier ouvrage de M. Henri Brémond: *Histoire littéraire du sentiment religieux en France, depuis les guerres de religion jusqu'à nos jours*, fera la joie de ceux qui ne désespèrent pas de la France. Il fera aussi la fortune des chercheurs, car c'est une riche mine qui leur est ouverte, et un complément heureux de l'*Histoire de la langue et de la littérature française* de Petit de Julleville.

Cette monographie manquait aux historiens et se laissait désirer depuis longtemps.

L'action profonde du sentiment religieux et son influence dans le développement de notre civilisation, sont des faits qui doivent retenir l'écrivain, croyant ou non. "Négliger les choses religieuses et les estimer petitement, c'est ne pas comprendre la littérature", a dit un maître contemporain. (E. Lavisse, cité par M. Brémond.)

Notre français a des origines très mêlées. Mais personne ne niera qu'il ait atteint sa perfection au XVII^e siècle, et que les mystiques aient contribué puissamment à son progrès. Par la recherche constante de mots capables de signifier leur expérience insaisissable, d'exposer un système original de hautes spéculations et de doctrines élevées, les mystiques ont enrichi la langue maternelle, ils l'ont spiritualisée dans une mesure étonnante.

¹ L'*Humanisme dévot* est le sous-titre du premier tome de *L'Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, par Henri Brémond. Paris, Bloud et Gay, 1916.

10
226

M. Brémond ne puise qu'aux sources purement littéraires et exclusivement catholiques. Mais il nous avertit que son intention n'est pas de se contenter d'énumérer les écrivains, de discuter l'originalité de chacun, son mérite littéraire ou philosophique, mais de savoir quelle était sa vie intime, sa prière vraie, quelle était enfin son expérience personnelle des réalités dont il parle.

Son ouvrage est livré au public en trois séries. La première a déjà paru. Elle est répartie en trois tomes ayant pour titre: l'Invasion mystique, la Conquête mystique, la Retraite des mystiques.

Mais à cause du lien intime qui rattache les mystiques aux conditions morales de leur temps, il fallait, pour les mettre bien en lumière, éclairer leur champ d'action. C'est l'objet d'un volume d'introduction, intitulé: l'*Humanisme dévot*, et divisé aussi en trois parties: Origine, Progrès, Fin de l'humanisme dévot. C'est ce beau livre dont nous voudrions résumer les conclusions au profit de nos lecteurs.

ORIGINES ET TENDANCES DE L'HUMANISME DEVOT

“L'humanisme, dit M. Brémond, est essentiellement l'affirmation hardie que l'étude des lettres antiques rendra l'humanité plus civilisée, plus noble, plus heureuse.” La Renaissance ne l'a pas inventée, comme on l'a cru jusqu'ici, mais lui a donné, pour ainsi dire, un accent nouveau.

Au Moyen-Age, l'humaniste est un lettré discret. Le plaisir que lui donne la contemplation des chefs-d'oeuvre est très sensible, très noble, très civilisant, mais enfin ce n'est qu'un plaisir. Il est content de sa vie cachée et résigné à son sort.

L'humaniste de la Renaissance est tout différent. Ne lui parlez pas de son néant, il crierait au sacrilège. Ce qu'il demande avant tout aux modèles antiques, c'est de le rendre plus homme. *Humani nil alienum* est sa devise. C'est aussi la devise de l'humanisme éternel. Mais pour nous et le Moyen-Age, cela veut dire humilité, compassion, indulgence aussi. Quand nous répétons le vers de Térence, nous voulons dire que nous prenons part à la misère commune. Pour la Renaissance, au contraire, *Humani nil alienum* est consigne d'assaut, d'espérance, promesse et cri de victoire: rien de ce que peuvent atteindre les facultés de l'homme n'est trop pour l'homme.

En tout cas, extrême ou modéré, il n'est pas d'humanisme qui ne se fasse une haute idée de l'homme. "L'humanisme est essentiellement une tendance à la glorification de la nature humaine." Seule définition qui aille au fond des choses et qui permette de distinguer l'humaniste du simple lettré.

Qu'est-ce que l'homme? d'où vient-il? où va-t-il? La réponse à ces questions partage les humanistes. Les chrétiens, les seuls qui nous intéressent présentement, acceptent simplement la doctrine de l'Eglise. Mais ils mettent de préférence en lumière les vérités les plus consolantes, les plus humaines, qu'ils tiennent pour les plus divines, les plus conformes à la Bonté infinie. S'ils entendent que rien d'humain ne leur soit étranger, c'est que, dans tout ce qui est humain ils reconnaissent l'image de Dieu, et dans tout homme un frère racheté par un Dieu fait Homme et élevé par la grâce au-dessus de sa naturelle perfection.

Toutefois, l'humanisme chrétien est plus spéculatif que pratique, plus aristocratique que populaire; il cherche le vrai et le beau plutôt que le saint, il s'adresse à l'élite plutôt qu'à la foule. Ces deux traits le distinguent de l'humanisme dévot. En d'autres termes, l'humanisme dévot applique aux besoins de la vie intérieure, met à la portée de tous, et les principes et l'esprit de l'humanisme chrétien.

Il est bon de faire une remarque avant d'aller plus loin. La mesure n'est pas la qualité maîtresse des humanistes pris dans leur ensemble. "Quand on aborde l'étude de la Renaissance, il faut se décider une fois pour toutes à n'attacher qu'une importance secondaire aux enfantillages de tant d'humanistes, à leur pantagruélisme, à leur outrance de plume ou d'attitude, — affectations conscientes, voulues, qui ne prouvent rien. Ne jugez donc pas les humanistes sur leurs airs de bravoure, ne prenez pas Gargantua pour un géant, Erasme pour un Voltaire". Thomas Morus a collaboré à l'*Eloge de la folie*, ce qui ne l'a pas empêché de mourir pour la foi.

On admet communément que saint François de Sales enseigna le premier aux simples fidèles la "vie dévote". Rien n'est plus invraisemblable. Autant dire qu'il n'y eut pas de tragédies avant Corneille. La vérité est tout autre. Saint François de Sales a eu des centaines de précurseurs,

parmi lesquels M. Brémond s'arrête, pour le moment, au P. Richeome, jésuite, comme à l'un des plus remarquables.

Né à Digne, en 1544, Richeome allait de bonne heure faire ses études à Paris. Ses lettres terminées, il fut envoyé à l'Université de Pont-à-Mousson, qui était alors un des foyers de la renaissance catholique, puis à Dijon où il fonda le collège qui devait plus tard compter Bossuet parmi ses élèves. "Fin, sage, ferme et bénin, ce provençal était fait pour gouverner". Pendant les quarante dernières années de sa vie il n'a pas cessé d'occuper les plus hautes charges de son ordre, à Lyon, à Bordeaux, à Rome où il résida comme assistant du général Aquaviva. Il a donc vécu dans l'intimité des fondateurs de sa société et il peut nous renseigner sur l'orientation de son oeuvre et celle des jésuites de France.

Ce fut avant tout un polémiste, un champion, et s'il n'est pas parmi les géants de la Compagnie, il vient immédiatement après. Mais c'est surtout comme humaniste dévot qu'il nous intéresse.

Dans ses ouvrages spirituels, — le *Catéchisme royal*, la *Peinture spirituelle*, les *Tableaux sacrés*, l'*Adieu de l'âme dévote laissant le corps*, etc., — il regarde ses lecteurs comme de grands enfants que la doctrine sèche fait bâiller. Pas un de ses livres qui ne cherche à captiver l'imagination, qui ne se présente comme une oeuvre d'art. Et il se laisse prendre lui-même à ses écrits. Histoires, tableaux, promenades, tout l'enchanté et se mêle spontanément à sa prière. Enfant, direz-vous? Justement il se fait gloire de l'être. Comme plus tard, pour les grands mystiques, l'idéal suprême de la perfection sera "l'esprit d'enfance", jusqu'au moment où celui-ci sera étouffé par le jansénisme.

Il a une façon bien humaine de mêler les délices naturelles à la vie chrétienne, de faire servir les premières à la seconde, les sanctifiant ainsi et les rendant plus délectables, qui nous fait saisir la philosophie intime "qu'il ne formule point, mais qui baigne tous ses ouvrages." Il faut que le plaisir seconde tout. "Le bon Père n'élargit pas le chemin étroit, mais il le voit fleuri, même aux passages les plus rocailleux"

C'est l'optimisme chrétien. Richeome aurait eu des peines infinies s'il avait trouvé, dans l'enseignement de l'Eglise, quelques raisons de mettre en doute la bonté de

Dieu, et, ce qui revient au même, la bonté essentielle des œuvres de Dieu. Mais comme il n'a pas d'inquiétude sur ce point, il s'en donne à cœur joie. Il cause, il cause, comme un écolier en congé. Il est tout entier à la minute présente. Tableaux, contes, malices, jamais il ne résiste à la tentation du chemin. Saint François de Sales se contente d'une fleur en passant, pour lui il les veut toutes. Et les bêtes donc : l'arche de Noé y passe en entier.

Il sait peindre : certains de ses tableaux sont de véritables aquarelles. "N'avez-vous jamais admiré la figure des glaïeuls violets quand ils sont épanouis ? Avez-vous considéré la posture de leurs feuilles dont trois alternativement courbées en arcade et jointes à la pointe, et trois autres recourbées et couchées alternativement aussi vers la tige, faisant trois espaces vides, représentent une couronne impériale. Avez-vous contemplé le velours violet de celles qui se courbent avec les petites broches rangées en long sur le mitan comme ouvrage de frise ou canatil ?" (La Peinture spirituelle). Et les lys "posés dessus leur tige comme dessus un sceptre, épanis à six feuilles, ayant au dedans leurs verges d'argent aux martelets d'or qui sortent du cœur." (Ibidem.)

Une mouche l'occupe, l'amuse et le désespère. "Quel philosophe sera si savant qu'il voie clair la nature, le corps et l'âme d'icelle ; la façon de ses ailerons ; les jointures de ses membres, les ressorts intérieurs qui lui font remuer et rouler sa tête et ses yeux et mouvoir son petit corcelet ? Qui saura comment elle se porte droit avec ses pieds tortus, comment elle se glisse sur une table, ou fond à marches mesurées, comme une galère poussée des avirons sur la surface de la mer ; comment elle entortille ses jambettes devant et derrière, les faisant passer sur sa tête et sur sa croupe, pour donner le fil à son bec et force à son vol." (L'Académie d'honneur).

Son moucheron vaut celui de La Fontaine. "Il n'est si petit animal que Dieu n'ait armé de quelques instruments naturels, jusques aux mouchérons lesquels nous voyons être montés dessus leurs petites ailes comme sur leur coursier et savoir très bien donner la carrière, sonner la trompette et la lance baissée, joindre et piquer l'adversaire." (L'Adieu de l'âme).

De tels croquis ne sont pas rares dans l'oeuvre ascétique de Richeome. Mais il a une façon bouffonne, parfois absurde de rendre nouvelles les vérités les plus simples. Elles n'en sont que plus saisissantes. "Si nous voyons un "singe couvert d'un hoqueton, ou une autruche portant un "haut-de-chausses, nous nous prenons à rire, car ce n'est pas "leur habit nature., ains un parement façonné en la bouti- "que d'un couturier, à la mode humaine; et si, étant mis "sur des bêtes, il y a pour rire, à cause de la disproportion, "nous en sommes auteurs et nous rions de notre propre solé- "cisme, ce pauvre animal n'en pouvant mais, qui n'est que "le faquin et la butte de la risée. Mais si toutes les bêtes "pouvaient noter les incongruités de nos habits en nous, et "faits par nous, si elles pouvaient aussi bien rire et se gaus- "ser de nos vêtements pris de leur dos et chargés sur le nô- "tre, que diraient-elles, je vous prie?... Que diraient les br- "bis de lui voir faire bravade de leur toison? Que diraient "les loups, les renards et tout le monde des bêtes de le voir "vêtu, chausser et piaffer de leurs peaux? Que diraient les "autruches, les paons et les autres oiseaux, leur voyant por- "ter leurs chapperons, leurs queues, leurs ailes sur la tête? "Et si chaque bête, selon le droit, prenait le sien où il se "trouve, que deviendrait ce pauvre piaffeur habillé d'em- "prunt et de friperie". (L'Adieu de l'âme).

Une fois lancé, l'occasion de dire leur fait aux coquet-tes était bien tentante. Richeome ne sait pas résister. Et au tableau, qu'il nous brosse, ceux de "notre temps" se con-vaincront que si "femme varie", c'est la faute de la mode.

"Mais que peut dire le ciel voyant des dames chrétien- "nes de notre temps, spécialement en leurs têtes, chargées de "pierres et de métaux, et parées d'une façon, non seulement "vaine, mais encore monstrueuse? Leurs cheveux entor- "tillés en serpent, étendus en chauve-souris, frisés à la mo- "resque; leurs habits déchiquetés, balafrés, mouchetés, bi- "garrés, vertugadés, haussepliés... Que fera Jésus de ces "têtes enserpentées, enchauvesourisées et emmorasquées? "N'en fera-t-il pas une butte de confusion au jour du juge- "ment?" (L'Adieu de l'âme...)

Cette sortie est d'autant plus étonnante qu'elle est uni-que sous la plume de Richeome. Il ne parle jamais des femmes et semble ignorer l'existence de cette moitié de l'hu-

manité. A vrai dire, les charges qu'il a occupées et les hasards de la vie n'ont point guidé ses pas dans cette direction.

Si parfois sa verve d'écrivain montre un peu de mauvaise humeur, "elle est toujours plus tapageuse que sanglante." Elle ne nous invite jamais à désespérer de la condition humaine, à nous mépriser tout entiers. On n'est pas moins pessimiste, nous allions dire moins janséniste. Qu'on nous passe encore une citation. "Considérez, s'écrie-t-il, quelque part, combien est unique la plainte, combien grande l'ignorance, combien détestable l'ingratitude des enfants d'Adam qui murmurent contre ce bon et grand Seigneur, l'accusant comme eschars et chiche envers l'homme, au lieu d'adorer d'une profonde humilité et révérence son infinie bonté, reconnaissant ses largesses, et accuser plutôt la perversité de ceux qui si iniquement emploient les dons et grâces à eux faits sur tous les animaux du monde." (L'Adieu de l'âme).

Dans l'homme, diminué sans doute par la faute originelle, mais depuis enrichi divinement, Richeome voit une merveille de grâce et de nature. Toutes ses oeuvres sont pénétrées de cette philosophie noble et bienveillante. Il est vrai que pour la trouver il faut y regarder deux fois. De tous les secrets de l'art d'écrire, il en est un qui manque à Richeome, et c'est le principal. Il compose fort bien une page, il ne sait pas écrire un livre. Entièrement occupé à orner son ouvrage il oublie le but qui le lui a fait entreprendre. Ses principes, on sent qu'il en est pénétré, qu'il les respire plutôt qu'il ne les conçoit. La vie dévote, chez lui assez intense, n'est pas encore devenue doctrine.

Saint François de Sales, lui aussi, a commencé par vivre son livre avant de l'écrire, mais lorsqu'il met la main à la plume, il sait nettement ce qu'il veut faire et l'esprit qu'il veut répandre. Il aime lui aussi le détail, comme Richeome il le caresse, mais il ne perd jamais de vue le dessein qu'il s'est proposé.

En somme, conclut M. Henri Brémond, le Père Richeome a bien ébauché inconsciemment quatre ou cinq *introductions à la vie dévote*. Mais lorsque parut la véritable *Introduction*, l'unique, il est probable que le bon Père ne s'est pas reconnu dans ce beau portrait de lui-même.

L'originalité de François de Sales ne consiste pas à proposer une doctrine nouvelle. Sa nouveauté est dans le

choix très particulier qu'il a voulu faire dans les enseignements de ses devanciers, dans les principes qui ont dirigé, soutenu, animé sa diligente synthèse, dans l'accent très personnel de son oeuvre.

C'est l'esprit de l'humanisme chrétien, mais appliqué délibérément à la vie pieuse et présenté à toutes les âmes.

François de Sales est humaniste tout court. Il a fait d'excellentes humanités; il tient ses classiques au bout de sa plume, les poètes latins surtout, il écrit lui-même un joli latin, maniéré, sémillant, précieux, qui l'a conduit au français de l'*Introduction à la vie dévote*, puis à celui du *Traité de l'amour de Dieu* qui vaut mieux encore. Mais à lui tout seul cet humanisme-là ne tirerait pas à conséquence. Ce qui nous intéresse, c'est l'homme, le directeur, le saint, et cet homme est le plus humain qu'on ait jamais vu. "Je suis tant homme que rien plus." Ou encore: "Je ne suis point homme extrême et me laisse volontiers emporter à mitiger". Ainsi fait, donnez-lui des âmes à diriger et il écrira pour elles l'*Introduction*.

Montagnard, d'un esprit subtil et que l'observation avait rendu un peu défiant, il n'était pas simple et de beaucoup s'en fallait. Mais de toute la pente de son coeur profond, il tendait à la candeur des enfants. "Prudence, du serpent, simplicité de la colombe", il avait médité ce texte dont sa vie de prêtre avait confirmé la sagesse. C'est une colombe qui a pris les qualités du serpent.

Une légende trop répandue fait de lui un violent qui se serait héroïquement transformé en un miracle de douceur. Il était timide et faible plutôt, presque trop bénin. Les quelques peccadilles d'impatience qu'on lui connaît sont d'un homme paisible et lent, irrité soudain pour une minute par qui le presse et le bouscule. D'instinct, il cèderait toujours et s'il lui faut se vaincre, c'est pour se résigner à la raideur, à la résistance. Ce qu'il veut, certes il le veut bien et d'une volonté de montagnard, mais toute lutte de front le contrarie. A l'occasion, cependant, il sait être ferme. "Moi qui ai quelquefois du courage", dit-il.

S'il parle souvent des efforts qu'il a dû faire pour devenir pacifique, c'est surtout vis-à-vis de Dieu et de lui-même, non du prochain. Prendre en patience ses propres infirmités, assister sans émoi aux retours offensifs du vieil

homme, se résigner aux silences de Dieu, ont été pour lui le labeur de tous les jours, et il n'était pas arrivé d'emblée à la paix intérieure. "L'édifice auquel je travaille, disait-il, est de bien établir mon âme dans une constante paix".

Ses livres, d'où le miel ruisselle, nous révèlent encore imparfaitement l'étonnante suavité de sa vie intérieure. Pour bien le connaître sous cet aspect, il faut lire les lettres à sainte Chantal où il résume souvent et reprend sa propre prière. "Il n'est pourtant point dit que Notre-Dame et saint Joseph, qui étaient les plus proches de l'enfant, ouyssent la voix des anges ou vissent les lumières miraculeuses. Au contraire, au lieu d'ouyr les anges chanter, ils voyaient l'enfant pleurer et virent, à quelque lumière empruntée de quelque vile lampe, les yeux de ce divin garçon tout couverts de larmes et transissant sous la rigueur du froid. Or, je vous le demande en bonne foi, n'eussiez-vous pas choisi d'être en l'étable ténébreux et plein des cris du petit?" (Oeuvres... XIII, p. 203.)

Rien de semblable dans Richeome. En pareille occasion il se serait mis "à peindre les plumes des anges." Emu, sans doute, mais pas assez pour nous émouvoir. Dans la piété de François de Sales, au contraire, le pittoresque devient tendre. On oublie l'artiste, qui est là pourtant avec ses pinceaux; on ne voit plus que le saint.

Comme il est impossible de suivre M. Brémond dans l'exposé des détails, contentons-nous de citer les trois circonstances qu'ils juge capitales dans la vie du saint évêque de Genève: la tentation de désespoir que François de Sales eut à surmonter pendant ses études à Paris; son voyage à Paris en 1602; la rencontre de sainte Chantal.

La jeunesse du jeune François fut peut-être moins souriante qu'on ne pourrait croire surtout lorsqu'il eut quitté sa famille pour aller étudier à Paris. On lui avait donné pour directeur, M. Déage, honnête homme assurément, mais rude, presque brutal, et "qui sentait un peu la marmotte". La nature affectueuse et délicate de l'élève en fut souvent meurtrie et finit par se replier sur elle-même.

Sainte Chantal raconte "qu'étant à Paris, il tomba dans de grandes tentations et d'extrêmes angoisses d'esprit; il lui semblait absolument qu'il était réprouvé et qu'il n'y avait point de salut pour lui". Cette peine lui demeura

quelques semaines et il en fut délivré un jour qu'il récitait dévotement le *Memorare* devant l'autel de Notre-Dame.

Quinze ans après ce premier séjour, nous retrouvons François de Sales à Paris, en mission diplomatique. Chanoine, prévôt d'Annecy, bras droit de son évêque, le jeune coadjuteur de Genève, âgé de trente-cinq ans, arrive avec l'auréole de ses premiers succès contre les protestants du Chablais. Mais "on a l'impression qu'il se cherche, qu'il ne s'est pas encore trouvé." Il est entouré, fêté, applaudi par tous ceux avec qui sa mission le met en contact. Il a l'agréable surprise de trouver au milieu de cette Babylone qui l'effrayait jadis, toute une pléiade de saints, de véritables saints, et en grand nombre et partout. On était en 1602, c'est-à-dire en plein mysticisme dévot. Il y avait là des docteurs de la Sorbonne, Asseline, Gallemant, Duval; un futur chancelier, Marillac; des religieux, le chartreux Beauconsin et tant d'autres; des femmes et des jeunes filles du monde, des princesses, des servantes; une nouvelle Thérèse, Madame Acarie, et le grand chef Bérulle.

François de Sales, doué d'une grâce naturelle, né pour commander aux âmes dévotes par sa séduisante onction, aurait pu dès lors s'imposer. Il n'en fait rien. Il écoute, il observe, il se forme. Et quand il part de Paris, on le voit enfin s'affirmer déjà maître de ses idées. Il se met pour la première fois à écrire des lettres de direction, lettres tellement parfaites qu'on les croirait tirées de l'*Introduction*. On y sent déjà l'empreinte de "sa" méthode qu'il oppose à celle des autres. Dès les premiers mots il est optimiste, il compte pleinement sur la noblesse et la générosité de l'âme dévote. "Je me doute encore, dit-il, qu'il y ait un autre empêchement à votre réformation: c'est qu'à l'aventure, ceux qui vous l'ont proposée ont manié la plaie un peu aurement. Je loue leur méthode, bien que ce ne soit pas la mienne, surtout à l'endroit des esprits nobles et bien nourris comme sont les vôtres. Je crois qu'il est mieux de leur montrer le mal et leur mettre le fer en main afin qu'ils fassent eux-mêmes l'incision." (Oeuvres, XII. p. 148.)

Saint François de Sales est l'incarnation la plus parfaite de l'humanisme dévot. Il n'enseigne ni ne suggère, ni ne tolère rien qui ressemble en quoi que ce soit aux formes les plus bénignes du relâchement. Pour lui dévotion

est synonyme de perfection, d'amour pur, au sens le plus crucifiant du mot. Très exigeant envers lui-même, il l'était aussi envers les autres. Mais il élevait les âmes à un amour de Dieu si suave, que toute difficulté s'évanouissait. La douceur ! toujours la douceur ! dans le sens divin et humain du *discite a me quia mitis sum*, voilà l'originalité de François de Sales : fond, forme, style, méthode, pensée, esprit.

Suavité envers le prochain, envers Dieu, envers nous-mêmes. "Je ne veux point une dévotion fantasque, brouillonne, mélancolique, fâcheuse, chagrine ; mais une piété douce, suave, agréable, paisible et en un mot, une piété toute franche et qui se fasse aimer de Dieu premièrement et puis des hommes." (Oeuvres... XIII. p. 59.) Voilà ce qui résume l'*Introduction à la vie dévote*, les lettres spirituelles, les *Entretiens*, le *Traité de l'amour de Dieu*.

Sainte Chantal, formée à l'image de François de Sales est restée, longtemps après la mort du saint, comme sa relique vivante. La Visitation qui ne cessa de s'étendre, évoquait sur tous les points du royaume le souvenir de son fondateur. On peut dire que, pendant la première moitié du XVII^e siècle, l'auteur de Philotée règne presque sans conteste et ses idées avec lui. D'ailleurs le chemin qu'il a ouvert d'une main hardie et conquérante n'est-il pas devenu la route commune où la foule se presse aujourd'hui ?

Les deux principaux interprètes de François de Sales furent Etienne Binet et Pierre Camus. Ces deux écrivains très différents l'un de l'autre, ont ceci de commun qu'ils ont maintenu la tradition salésienne avec un même zèle et un même succès.

L'humanisme chrétien, se jetant dans la dévotion, a produit une ébauche, c'est le P. Richeome. Après s'être fait la main il nous a donné saint François de Sales, type achevé, suprême. Il l'a trouvé si parfait qu'il s'est essayé à en multiplier les images. Son succès a été médiocre, mais enfin nous avons eu Binet, Camus et un grand nombre d'autres. Ils furent suivis, hélas, par l'envers de l'humanisme : Jansénius, Saint-Cyran et le grand Arnauld.

Le jésuite Binet est un humaniste dévot et... burlesque. Pour lui, il ne s'agit pas d'être ému, ni de penser, mais d'écrire et quoi que ce soit. Et veuillez croire qu'il a la recette pour multiplier les mots creux. "Soleil de para-

dis, paradis de douceur, douceur du ciel, ciel de miséricorde". (La Consolation aux malades.) Il ne recule pas même devant un coq-à-l'âne: "Venez, canailles, venez tous les soldats de l'enfer! Qu'une armée de maux, des morts, des maures infernaux m'assiègent." (Ib.)

Une fois parti, il n'y a plus de raison pour qu'il s'arrête. Le voilà grossier maintenant. "N'êtes-vous donc sur la terre que pour faire de votre estomac un garde-manger cousin germain d'une garde-robe?" (Ib.)

Evidemment ce n'est pas là tout Binet. Ses livres nous le montrent aussi sous un autre angle. Et s'ils n'y suffisaient pas, un mot décisif de sainte Chantal achèverait de nous réconcilier avec lui. "Je n'ai jamais ouï, dit-elle, un esprit plus conforme en solide dévotion, à celui de Monseigneur."

Si le tour que Binet donne à ses propos est d'un jovial qui frôle le cocasse, ce n'est peut-être qu'une façon de rasséréner les âmes timorées en les égayant. N'étaient quelques calembours qui paraissent ici moins déplacés, son chapitre "de la dévotion des malades" est exquis.

Il conseille d'abord "la lecture d'une dizaine de lignes de quelques bons livres", puis l'usage familier "de petits versets amoureux de l'Écriture Sainte": "Je me suis donné la peine de vous en choisir, afin que vous n'ayez nulle excuse... ce réglisse remâché adoucira l'amertume de votre bouche."

Il conviendrait ensuite de "faire appendre en votre chambre... un beau crucifix, une Notre-Dame qui vous regarde de bon oeil, un saint Etienne, grêlé d'un orage de cailloux, qui meurt de la pierre..." Mais jetez-moi dehors les images indécentes. "Que font ces incestes de bois, de soie, de peinture, et ces sales amourettes sur le manteau de votre cheminée... que fait ce petit pendard de Cupidon?"

Enfin, dernier moyen, "gai et plein de douceur. Prenez plaisir que quelqu'un touche le luth ou l'épinette... Ne faites point ici le scrupuleux."

Douze lignes d'un bon livre, quelques versets de l'Écriture, un regard sur une image sainte, un air d'épinette, n'est-ce pas charmant? Ne croirait-on pas que c'est saint François lui-même qui tient la plume?

Malgré tout nous sommes forcés de conclure avec M.

Brémond que si le P. Binet a aidé de ses conseils l'humanisme dévot, d'un autre côté "il a préparé délibérément la réaction anti-mystique dont il aurait dû prévoir les conséquences désastreuses."

Camus n'a rien commis de pareil. C'est aussi un grand bavard, mais un bavard de génie, une force de la nature. Lui demander de se surveiller, de se réduire, c'est le supprimer.

Mais n'allons pas croire qu'il manque de jugement. Au contraire, c'est un homme très réfléchi, un écrivain de race, diligent dans les mots qu'il emploie. Il n'y a rien de bas chez lui, rien que de noble. Candide comme un enfant, malgré sa malice, il est humble, détaché de lui-même comme pas un. Comment a-t-il pu écrire de si violents pamphlets contre certains moines? On peut être sûr que c'est le zèle qui le poussait. Mais il eut tort de porter le débat devant le public.

Richelieu disait de lui que le jour où il laisserait les capucins tranquilles, il faudrait le canoniser. "Un véritable évêque", dit Mgr Baunard; "un des plus saints prélats de France", ajoute Mgr Dépery. Enfin saint François de Sales et la fondatrice des Filles de la Charité, nous le recommandent.

Jean-Pierre Camus devint évêque de Belley en 1609. Il n'avait que vingt-six ans. Lorsque François de Sales donna la consécration épiscopale à son voisin, ce devait être un spectacle de voir ces deux hommes si différents d'allure. L'évêque de Genève "qui a le pas de Saturne en ses entreprises" et l'autre qui est la verve, la pétulance, la mobilité incarnée. M. Brémond nous cite une page très amusante, où Camus esquisse un parallèle entre son ami et lui-même. Il se forma quand même, entre les deux évêques, une solide amitié, qui grandit à mesure que le plus jeune se modelait sur son aîné.

Quand ils se trouvaient ensemble, aucun défaut n'échappait à l'évêque de Genève, qui corrigeait sans relâche les amis dont il était sûr. A la fin Camus pouvait se vanter, sans se flatter aucunement, d'être le "disciple bien-aimé du Père des dévots de notre âge".

Abbé JOSEPH LAFERRIERE

Séminaire de Saint-Hyacinthe, 8 décembre 1919

La fin prochainement

UN MAITRE DU DROIT

S. RAYMOND DE PENNAFORT

Fête le 23 janvier

(1175-1275) 1

Raymond grandit dans un cloître, à l'ombre d'une cathédrale espagnole. C'est peut-être à considérer, durant les heures d'ennui qui hantent les douze ans de tout enfant comprimé par une règle austère, la monotonie des lignes architecturales sévères du lieu saint, ou à écouter l'uniforme chant liturgique des chanoines réguliers, ou encore à sentir sans cesse l'élan de sa jeune âme se briser aux horizons bornés des murailles noircies par la brise saline de la mer et son rêve se buter aux proportions restreintes d'un cloître, fût-il illustre, que l'enfant acquit cet esprit méthodique, tranchant, régulier et pratique, dont tout l'effort consistera à chercher la mesure de la vie dans une règle objective et externe, et devint cet *homme juste* au sens le plus théologique du mot et ce juriste fameux que l'on consulte encore après sept siècles.

De plus, cette atmosphère silencieuse, évocatrice de mysticisme, où circule plus librement le Dieu des saints, forgea son âme et lui insinua la science des sciences : celle d'aimer. L'amour, fécond comme le soleil d'Espagne, fit son âme pieuse comme un chant de moine, simple comme une pierre d'autel, pure comme un ciel barcelonien.

La vie de Raymond de Pennafort, à l'étudier sous le jet lumineux de ses actes extérieurs et de ses oeuvres intellectuelles, offre une variante spéciale et profondément caractéristique : il fut un homme droit, mais de cette rectitude propre à la vertu de justice. Sans doute, il connut les consolantes ivresses de toutes les vertus surnaturelles, acquises ou infuses, et dépensa son énergie à les rendre fructueuses à son âme grâce à l'application ininterrompue de sa raison à ses actions. Mais surtout il brilla par la vertu de justice.

1 Cf. Année dominicaine, 23 janvier, p. 719.—R. P. Mortier, Histoire des Maîtres Généraux de l'Ordre des Frères Prêcheurs, T. I, pp. 255 ss.—R. P. A. Tournon, Hist. des Hommes illustres de l'Ordre de St-Dominique, T. I, pp. 1 ss.

La justice ne puise pas sa règle dans l'individu même, mais dans la comparaison avec un autre, un objet extérieur. Pour elle, donc point de degrés; elle est absolue. Son objet, c'est le droit, et le droit est invariable, implacable: il est ou il n'est pas. ²

Or cette règle extérieure fit de cet homme dans l'ordre naturel un juriste, et la loi ou le droit fut le piédestal de sa science; dans l'ordre surnaturel un homme juste, et la grâce l'éleva à Dieu. ³

A vingt ans son idéal intellectuel se grandit jusqu'à la taille d'un savant. Il quitte Barcelone, sa ville natale, part à pied pour Paris et Bologne, "les deux soleils rivaux de la science", cueille en passant dans un petit village, Ste Marie d'Elbeza, les fleurs d'une dévotion inaltérable à la Vierge sainte, — le plus solide gradin de son idéal moral — ⁴ se fait étudiant volontairement, est nommé professeur par élection et docteur du droit civil et du droit canonique par la volonté des Maîtres de ces Universités. Revenu dans sa patrie, il n'évite pas le titre honorifique et la charge de chanoine de sa cathédrale qu'il "honore par l'austérité de sa vie, la lumière de sa direction et l'exemple d'une piété sincère", et tombe finalement, vers l'âge de 47 ans — par l'application d'une loi — dans les pièges de Dominique Gusman qui venait de fonder un ordre monastique. Le voilà donc célèbre par sa science, et religieux considéré comme un saint.

Elle est fort expressive la vocation de ce *juriste* et de ce *juste* et elle projette une traînée lumineuse sur toute son existence; de plus, elle affermit le pivot autour duquel va graviter toute sa vie intellectuelle et morale: un acte de justice.

Un jour il reçut la confiance d'un jeune homme, son parent, sur sa vocation. Epris de la vie religieuse, il oscillait cependant entre le sacrifice radical de sa personne à Dieu et le désir de briller dans le monde. Raymond le détourna du cloître. Il se repentit et tenta vainement de ra-

² *Rectum in operibus aliarum virtutum non accipitur, nisi per comparationem ad agentem; rectum vero quod est in opere justitiae constituitur per comparationem ad aliud.* D. Thom. Sum. Théol. 2a 2ae, q. 57, a. I. comment. Cajetani, ib.

³ La loi et la grâce sont les deux principes extérieurs des actes humains, inclinés vers le bien. D. Thom., Sum. Théol., 1a 2ae, q. 90.

⁴ Sa dévotion extraordinaire à Marie se rattache à un éclatant miracle qu'il put constater. Cf. Tournon: op. cit., p. 3.

viver l'épingle surnaturelle qu'il venait d'éteindre. Comment réparer cette injustice envers la religion qu'il privait d'un sujet? Comment rétablir cette égalité, source unique de la vertu de justice? Comment restituer intégralement au cloître ce qu'il lui avait volé? Il avait ravi une âme et un apôtre. Un seul moyen lui apparut: se donner. Il se donna.⁵

Le droit et la justice, voilà encore une fois, la base fondamentale de la vie de S. Raymond.

Par l'étude du droit, il devint un juriste; par la pratique de la justice, il fut un juste: *homo justus*.

I

LE JURISTE

On se figure facilement un juriste. C'est un savant qui étudie le droit, la science de l'égalité, qui "ajuste" — *justari* — une chose à une autre jusqu'à "l'adéquation" parfaite et rétablit l'équilibre des actes humains grâce à une règle externe.⁶ Le juriste, c'est le type du savant, penché sur une table surchargée d'antiques in-folios aux coins de cuir arrondis par l'usure, coins éventrés qui mettent à nu un fort carton effeuillé en tampons d'ouate, ou de lourds bouquins aux revêtements de cuivre, à la reliure de parchemin cassant et sec grâce aux siècles qui ont bu toutes les cellules de matière grasse qui l'assouplissait; s'arrêtant longuement et méditatif sur un texte obscur de loi, comparant deux articles ou deux sentences dissemblables, se répétant à haute voix les discordants énoncés, l'oeil fixé aux aguets d'un atome de lumière, l'oreille tendue aux nuances d'un mot; on pressent dans son esprit le geste mécanique du tailleur ou du marchand qui mesure soigneusement à la verge un ballot de drap précieux; il voit le point à élucider, il amène par un mouvement méthodique de sa pensée, les mul-

⁵ Le "scavant François Peoma", qui travailla au Procès de canonisation du saint rejette ce fait, cf. Touron, op. cit., p. 6. Le non moins savant Echard, I, p. 127, au témoignage de Frère Pierre Ferrand, auteur célèbre dans son temps, admet ce fait. Cf. Mortier, op. cit., p. 260.

⁶ L'égalité ne peut exister qu'avec une autre chose: *Nihil enim est sibi aequale sed alteri*. D. Thom. Sum. Théol. 2a 2ae, q. 58, a. II. o.

tiples actions qu'il doit régler ou les infinies circonstances qui s'y greffent, les ajuste à son texte et juge si l'adéquation est parfaite, bonne ou suffisante. Et l'héroïque savant, avec son esprit clair, froid comme un ciseau, rigide à la manière d'une tige d'acier, s'efforce de condenser en formules brèves toute une série de problèmes spéciaux et d'actes humains prévus que la faiblesse, la malignité ou la subtilité des hommes viendront plus tard lui soumettre. Travail ingrat, ardu, sans charme, mais précieux comme un lingot d'or.

Raymond de Pennafort fut un juriste. "Le Droit fut toujours sa science préférée." 7 Il ouvre la série de ses travaux écrits par un *Traité de Droit* que ses amis lui avaient demandé. Son esprit tranchant et sa sincérité s'affirment dès la préface: "Lecteur, sois-moi bienveillant; vois mon intention, et ne me mords pas avec trop de venin. Les choses utiles, attribue-les à Dieu; s'il te semble qu'il y en a d'inutiles, c'est que mon travail est erroné, ou que tu ne le comprends pas..., corrige-moi avec courtoisie." 8

Le juriste éclate encore dans une oeuvre fort généreuse, liée intimement au droit. A cette époque, au XIII^e siècle, les Musulmans courbaient sous leur joug tyrannique les provinces les plus riches d'Espagne. 8 Les chrétiens tombaient au pouvoir de ces inexorables vainqueurs et ne pouvaient recouvrer leur liberté que par une rançon formidable. Trois âmes conçoivent le projet de jeter les assises d'une société religieuse dont le but serait de recueillir des aumônes pour le rachat des captifs des Maures. Le noble Pierre Nolasque consacre sa vie à ce "sublime dessein"; le savant Raymond de Pennafort offre sa science et son esprit juridique pour la rédaction des constitutions de cet ordre de la Merci et Jacques I, roi d'Aragon, apporte sa puissance et son influence au développement de cette oeuvre. 10 Bien plus, la S. Congrégation des Rites publie, en 1687, un décret "qui proclame S. Raymond fondateur de la Merci". Flagrante injustice

7 R. P. Mortier, op. cit., p. 259.

8 *Raymundiana*, II, p. 6.

9 R. P. Mortier, op. cit., p. 261.

10 Le révérendissime Père Armengot Valenzuela, Général de l'Ordre de la Merci, en 1895, affirme que Raymond de Pennafort donna à cet ordre "quaedam statuta et ordinationes". Cf. *Regula et constit. coelestis, regalis ac militaris ord. Redemptorum B. V. M. de Mercede*, 1895, p. 43.

que ces randonnées dans un pays voisin, crime contre la liberté que ce trafic des victimes de la convoitise et de la ruse musulmanes! Pensée chrétienne et évangélique que ce rachat des captifs et cette fondation d'une société religieuse qui rend ce qui est dû: la liberté aux malheureux vaincus. Oeuvre de juriste, épris de sa science, que ce concours efficace au bien des sauveurs et des sauvés.

Et ce document authentique 11 consacre ainsi le talent de juriste de S. Raymond. Il n'était d'ailleurs qu'une confirmation d'une bulle pontificale de Clément VIII, reconnaissant officiellement Pennafort comme l'un des piliers du nouvel Ordre. 12 Et si l'on soupçonne combien minutieuse et précise doit être une règle monastique, il est permis de conclure légitimement que ce juriste possédait l'esprit et le don de la science du droit. Il n'invente pas, il ne crée pas une législation; mais il fouille les lois antérieures, il creuse la portée du droit et il les accommode à un institut spécial.

D'ailleurs lui-même, dans un autre traité de la morale et du droit, avoue ingénument son mode de travail: "Moi, Frère Raymond, ... j'ai écrit avec grand soin cette petite Somme d'après diverses autorités et les sentences de mes maîtres... 13

Qu'est-ce donc que cette petite Somme? Nous donnerait-elle par hasard une preuve en faveur de la science juridique de notre savant? Certainement.

Frère Suero Gomez, son Provincial, lui "ordonna de composer une somme des cas de conscience pour l'utilité des confesseurs." 14 Petit chef-d'oeuvre qui rayonne l'autorité incontestable de l'Écriture et des Canons, des Pères de l'Église et des Décrets des Papes, "exemple, dit M. Dupin, qu'auraient dû imiter tous ceux qui ont écrit après lui, sur les mêmes matières."

A feuilleter ce code des préceptes et des lois de l'Église, on admire cette limpidité charmante d'un esprit droit, cette exactitude rigoureuse qui illumine les principes de la justice la plus parfaite. Chaque principe, puisé dans la plus saine des doctrines, limite avec une précision judicieuse, les

11 Cf. *Bull. rd.* I, p. 522, in nota.

12 Cf. *id.*, v, p. 581. "*Cui Raimundus certas vivendi leges praecepit, ad ejusdem Ordinis vocationem accommodatissimas.*"

13 Raymundiana, II, p. 9.

14 Touron, *op. cit.*, p. 7.

prescriptions des lois, les ordonnances des saints canons, les obligations de conscience. On y put mesurer tout acte humain et constater s'il est juste devant Dieu et conforme à la raison et à la conscience. Traité de droit qui illumine la science de juriste de son auteur...

Un théâtre plus vaste fut soudainement offert à S. Raymond. Le Cardinal Jean d'Abbeville, légat *a latere* de Grégoire IX en Espagne, choisit le religieux pour son conseiller et son Théologien. La mission est formidable. Il s'agit d'examiner trois points qui touchent à la fibre la plus intime de la loi divine et ecclésiastique: un mariage à déclarer valide ou non, et quel mariage? celui de Jâques I et de la Princesse Eleonor de Castille; une croisade à susciter contre les Maures; des points fondamentaux de discipline à régler. Ce n'est pas à tort que l'archevêque s'associe le moine. Il connaît sa science, et la met à l'épreuve en sollicitant des lumières précises sur ces trois points. Raymond n'est pas effrayé de la tâche; il travaille avec son ardeur de savant, sa lucidité d'homme de loi et son autorité de légat et donne les solutions de ces problèmes. 15 Jamais peut-être le droit ne connut de plus ardent apôtre et de plus éclatant défenseur que S. Raymond.

Et sa renommée franchit l'immense flot bleu de la Méditerranée et vient voltiger aux oreilles du Pontife, Grégoire IX. Et le cardinal d'Abbeville qui prête son témoignage à ces échos d'outre-mer, se venge de son ami, qui avait refusé de le suivre en Italie, en faisant son éloge au Pape.

L'effet fut prompt. Le 30 novembre 1229, deux mois plus tard, un Bref pontifical lui enjoint d'aller prêcher en Catalogne contre les Maures et hâter la délivrance des chrétiens. Puis de nouvelles lettres pontificales le somment de venir à Rome. Grégoire IX, coup sur coup, le nomme son chapelain, son confesseur et son pénitencier; "le *Cappellanus domini Papae* était un jurisconsulte, appelé à délibérer avec le Pape sur toutes les questions de droit qui ressortissaient à la chancellerie apostolique." 16 "On le voit, ajoute le P. Mortier, le champ de son activité était aussi vaste que celui de la chicane, c'est-à-dire illimité". C'est avec justice qu'il pourrait être donné officiellement comme patron

15 Clem. VIII. in Bul. Can. apud Bolland, p. 409. n. 13—14.

16 R. P. Mortier, op. cit., p. 275.

aux hommes de loi et aux juges... Le Pénitencier, c'est le juriste par excellence, le chargé d'affaires de Dieu, qui ouvre ou ferme les portes du ciel en vertu de la loi même de Dieu. Et si vous jetez un regard sur la statue de S. Raymond, vous verrez dans sa droite, une clef, symbole expressif du droit qui ferme ou ouvre les portes de la prison à tout accusé. Confesseur du Pape suppose un homme attaché de toute son âme à la loi, au droit, à la justice. Ce n'est plus l'homme qui juge, c'est la loi qui mesure les actions du vicaire du Christ. Or Raymond de Pennafort utilise son ascendant sur le coeur du Pape pour obtenir justice prompte pour les pauvres et réformer certains abus de la curie. N'avait-il pas le courage d'imposer au Pape, comme pénitence sacramentelle, d'expédier rapidement les causes des pauvres? Et le Pontife prenait plaisir à saluer son confesseur du nom de père des pauvres: *eum Patrem pauperum in suis salutationibus nominabat.*" 17 Le Général du saint l'appelle: *expeditor petitionum pauperum.* N'est-ce pas là un indice de son sens pratique du droit? Le droit vit pour tous indifféremment, ne se courbe devant personne. Il ne dépend ni de la richesse, ni des honneurs, ni de l'influence, mais d'un principe identique pour tous les individus!

Raymond échappât-il au titre de juriste après ces oeuvres spéciales, il mériterait cet honneur grâce à son grand ouvrage, le "*Corpus Juris.*"

Le juriste moderne ne soupçonne pas les déconcertants échecs de ses anciens confrères. Les compilations les plus parfaites, les tables analytiques les plus complètes lui mettent devant les yeux, en quelques heures, dix siècles de recherches et de travaux. Mais le droit ancien, quelle tâche! le premier juriste complet, quel homme! Il a fallu que l'Eglise l'attendit onze siècles! Sans doute, plusieurs savants tentèrent de codifier la législation ecclésiastique, mais leur oeuvre ne fut que temporaire et fort incomplète. 18 Enfin ce génie vint, "*vir acerrimi ingenii*". Ce fut Gratien, 1100-

17 Raymundiana, I, p. 23.

18 La première législation, le premier Droit, fut la collection même des lois, conservée par ordre chronologique.

Plus tard Denys le Petit groupe les décrets pontificaux des IV^e et V^e siècles: *Liber Canonum*. Puis vint la collection du IX^e siècle, attribuée à Isidore le marchand. Cf. Codex Juris Can. 1917, praefatio.

1150. Il conçoit le hardi projet de grouper en un tout unique, de condenser les innombrables canons de l'Eglise. Et sa patience inaltérable ne se rebute point à exhumer de leur couche de poussière tous les décrets des papes antérieurs. Il fond ensemble et *accorde* ces vénérables monuments sans trop les morceler et les défigurer, puis les offre à l'Eglise sous le nom de: *Concordia discordantium canonum*. Aujourd'hui ce formidable labeur porte le nom de *Décret de Gratien*. Il est le centre de toute amélioration et le point de départ de tout perfectionnement du Droit, quoiqu'il n'ait jamais reçu aucune autorité officielle et publique de l'Eglise.

C'est afin de compléter et de coordonner cette gigantesque ébauche qu'un prévôt de Pavie, Bernard, plus tard évêque de Faënza, retoucha le Décret de Gratien, en 1170. Il n'obtint pas davantage un caractère officielle; mais ce *Breviarium extravagantium* resta célèbre. Peu à peu on greffa à ce corps compact de canons, les nouveaux décrets, surtout ceux du Concile de 1215.

L'heure était venue de reviser ce formidable compendium, de le rendre plus accessible aux recherches et de le mettre au point. Grégoire IX chargea Raymond de Pennafort de ce travail. Quel frisson ne dut-il pas ressentir, ce pauvre moine, quand il vit sur sa table d'étude, cet amoncellement de parchemins aux durs caractères onciaux, rébarbatifs et glacés! Il fit le signe de la croix et commença. "Il fallut lire et relire toutes les compilations précédentes, les comparer, les contrôler, les discuter devant le Pape." 19 Trois ans plus tard une Bulle papale annonçait l'heureux résultat et l'Eglise possédait un *Corpus Juris* officiel. 20 Modifié depuis, perfectionné, augmenté, le "Corpus Juris" de frère Raymond est encore une des bases du Droit canonique. 21

Hélas, la santé de l'auteur fut atteinte. L'air natal lui devint nécessaire. Il partit pour Barcelone. Les habitués de la cour romaine, le voyant quitter Rome avec son maigre bagage, disaient entre eux: "Cet homme s'en va comme il est venu, aussi pauvre, aussi modeste qu'à son arrivée. Il n'emporte ni or, ni dignités, ni honneurs!" Mais il em-

19 R. P. Mortier, op. cit., p. 277.

20 Bulle "Rex Pacificus", 5 sept. 1234.

21 Cf. Nov. Codex Juris Can., 1917, praef. fol. VIII—IX.

portait la conviction d'avoir servi l'Eglise et la vérité et la gloire appréciable d'avoir fait plus resplendissant le Droit.

fr. A. BISSONNETTE, O. P.

St-Hyacinthe, 15 décembre 1919.

La fin prochainement.



PROPOS D'EDUCATION SACERDOTALE

EVEILLEURS D'HOMMES

L'on a discuté beaucoup en ces dernières années sur l'enseignement primaire et le cours classique. A ma connaissance, à peine s'est-il fait quelques allusions discrètes touchant au programme des matières ecclésiastiques. Est-ce à croire que, chez nous, le domaine de la formation supérieure religieuse est parfaitement organisé, ou faut-il l'estimer trop sacré pour qu'une voix même compétente et respectueuse se permette de suggérer publiquement les améliorations qui le rendraient tel? Je l'ignore et, encore qu'il me serait fort agréable de savoir quoi penser sur un sujet de cette importance, je n'ai nullement l'envie, en reprenant "mon propos", d'engager un débat ou d'ouvrir une enquête qui aboutirait au contentement de ma louable curiosité. Ainsi qu'on ne le verra que trop, mon dessein est bien plus modeste: remémorer tout bonnement le principe de pédagogie fondamentale qui éclaire avec efficacité la pratique de l'enseignement et des études même théologiques.

* * *

C'est un dire consistant au pays des philosophes que la substance humaine, faite de matière et d'esprit, recèle en ses plis intimes des énergies et corporelles et spirituelles, qui, tout impatientes qu'elles sont d'agir, demeureraient inertes à jamais, si un appel vigoureux du dehors ne les tirait de leur sommeil profond.

Cette haute fonction d'excitateur auprès de l'animal raisonnable consiste, on le saisit, à secouer à la fois la sensibilité et l'intelligence, par l'évocation simultanée de l'idée, de l'amour, des images et des sentiments. De cette

façon, l'homme, informe en quelque sorte par naissance, acquiert peu à peu, avec l'éducation et le meublement de ses facultés les plus nobles, le principe intégral de son activité. Il devient véritablement une personne propre à l'action variée et puissante.

Il est évident toutefois que l'acquisition des idées, la discipline de l'esprit s'imposent tout d'abord et, même, que jamais la volonté, l'imagination, la sensibilité ne chercheront leur alimentation en des oeuvres où l'amour, les images et les affections ne jaillissent pas naturellement du savoir.

* * *

Que le futur prêtre se doive créer une raison absolument orthodoxe par l'étude sérieuse de la doctrine de saint Thomas, l'encyclique "Aeterni Patris" de Léon XIII l'a proclamé en des termes qui ne souffrent pas de tergiversations et qui ne nous laissent non plus rien à dire sur ce point.

Mais ce n'est là que le façonnement de la pensée, le premier certes, non pas tout de même le seul à poursuivre.

Comment l'élève fera-t-il descendre de la tête dans le coeur et dans les sens le dogme qu'il aura appris? Telle est la question.

Je sais bien que toute connaissance provoque dans les puissances subalternes, si je puis m'exprimer ainsi sans plus d'explications, certains frémissements qui ressemblent fort à des images et à de l'amour naissants. Pour parachever ces beaux commencements, le talent, seul, rarement est assez fort, assez souple, assez fécond. Et cependant, n'est-ce pas que, si l'idée dévêtue des couleurs et de la chaleur de l'âme convainc l'esprit, seule l'idée qui se présente parée de toutes nos richesses psychologiques subjugué l'homme? Or tant que l'homme n'est pas subjugué, l'esprit est-il pratiquement convaincu? Si l'esprit reste flottant, la volonté s'ébranle-t-elle tout à fait? Et si la volonté ne se livre qu'à demi, le zèle peut-il être intrépide et fertile en industries apostoliques?

Pour se donner toute sa valeur, le séminariste, imitant le petit Zachée qui se grandit de la taille du sycomore afin de mieux voir le Sauveur, se haussera des images et des sentiments non moins que des conceptions de ces auteurs qui ont dépassé le plus la mesure commune de notre espèce.

Comprenons-nous bien: il importe sans aucun doute

d'appliquer avant tout l'esprit aux méditations qui affermissent les principes et gravent les doctrines; mais il faut ne pas omettre la lecture des ouvrages où s'étalent les mêmes vérités embellies de tout le décor qui les rend aimables, séduisantes et persuasives.

Tels sont les écrits des Pères de l'Eglise. Les saints Pères possèdent les précieuses qualités des génies grec et latin; leur imagination est toute biblique; le contact prochain qu'ils ont eu avec les apôtres les a pénétrés jusqu'à l'émotion de la divinité de notre religion; des grâces extraordinaires de lumière leur ont facilité l'exposition et la défense de la foi chrétienne, à une époque extrêmement troublé; rien ne leur manque donc, de ce qui est requis, pour instruire, pour plaire, pour persuader, pour ajouter, en un mot, à la culture un peu rude de la Scolastique, la dernière touche et le fini humain.

Et j'ometts — car cet aspect n'entre pas dans mon plan — de considérer les Pères comme les témoins autorisés de la Tradition et les modèles accomplis de la chaire sacrée. Là-dessus l'on pourra s'édifier, si l'on veut, dans "l'histoire des dogmes" de Tixeront et dans "la prédication" de Longhaye, aux chapitres consacrés à saint Jean Chrysostôme et à saint Augustin.

Ces docteurs de première ordre, occupent-ils en nos programmes, le rang qui leur revient de droit? je ne le saurais trop dire.

En greffant sur le cours d'éloquence sacrée l'analyse des plus beaux passages de la patristique aux points de vue divers du dogme, de la philosophie, de la rhétorique, de la parole publique, etc., sûrement que l'on accomplirait le premier pas vers une situation où il serait tenu exactement compte du système de l'Ecole sur l'unité substantielle de l'âme et du corps.

En France, l'on procède autrement. Un article, paru dans *l'Ami du Clergé*, (24 juillet 1919) qui est à consulter pour les sources et la méthode de l'étude des Pères, écrit: "Dans les grands séminaires, en ces derniers temps, la patristique et la patrologie ont été introduites à l'aide d'excellents manuels et par des cours réguliers. Si bien que toute formation sacerdotale serait aujourd'hui incomplète sans une connaissance générale des Pères de l'Eglise."

L'idéal serait peut-être d'affecter, chaque semaine, une heure à l'un et à l'autre genre.

Quand un programme a fait voir les thèses primordiales du dogme catholique, a-t-il vraiment terminé sa tâche? Ne lui reste-t-il pas à illustrer son enseignement par les chefs-d'oeuvre où la révélation se manifeste à travers le coloris de l'image, le souffle de l'âme, la magie et la sonorité du langage? Si l'homme était un ange, il suffirait de l'instruire par la seule transmission des idées; mais l'homme est l'homme: une harpe admirable de chair et d'esprit qui pense et qui sent, qui aime et se passionne, qui croit et qui adore, dès qu'une main exercée la touche adroitement.

En cet art des arts, parmi tous les maîtres, les Pères ont excellé. C'est ce qui explique leur survivance séculaire et prouve, à mon sens, que, pour mettre en acte toutes leurs ressources naturelles et surnaturelles, les candidats à la prêtrise devraient recourir, aujourd'hui peut-être plus que par le passé, à ces grands et incomparables éveilleurs d'hommes.

Vivifiée par la patristique, la théologie spéculative n'en serait que mieux comprise par l'élève. Et le prêtre ne deviendrait pas moins apte au ministère et à la prédication pour ressembler davantage à Bossuet qui se montra toute sa vie le disciple fidèle des Pères de l'Eglise et des docteurs du Moyen-Âge.

GEORGES SIMARD, O. M. I.



L'ÉGLISE ANGLICANE A MONTREAL

Déjà, en 1914, nous signalions, dans les pages de cette Revue, ¹ la tendance séparatiste se manifestant parmi les membres de l'Eglise anglicane au Canada.

Le Comité chargé par le Synode Général de 1911 de reviser le "Prayer Book" se déclarait ouvertement contre les clauses damnatoires contenues dans le Credo de saint Athanase, rejetant ainsi la croyance à l'existence de l'enfer: c'était, du coup, s'attaquer aux "Articles de Religion" enseignés par l'Eglise anglicane, et enfoncer le coin fatal dans le peu de doctrine qui lui restait.

¹ Cf. mai, juillet, août 1914.

Depuis, cette tendance n'a fait que s'aggraver, et ce n'est pas seulement deux, mais sept et même neuf versets que le récent Synode de 1919 a voulu enlever au Symbole athanasien.

Toutefois, si l'émoi causé en avril dernier fut grand au sein de l'Eglise anglicane — car il y eut de nombreuses protestations — il fut moindre, cependant, que celui produit le 23 novembre 1919, par deux des membres les plus distingués du clergé anglican à Montréal, le Rév. Dr. Herbert Symonds, vicaire de la Cathédrale, et le Rév. Shatford, pasteur de l'église St-Jacques.

Inaugurant une série de sermons sur la doctrine chrétienne, le Dr. Symonds a voulu faire une mise au point plus moderne du grand mystère de l'Incarnation, et, sans nier catégoriquement la naissance virginale du Christ, il l'a déclarée d'aucune nécessité pour le salut. Les raisons qu'il apporte ne sont pas d'aujourd'hui, elles remontent à Nestorius; mais le vicaire de la Cathédrale anglicane s'en doute-t-il? Par le ton de son discours, il semble plutôt croire avoir fait là une grande découverte.

“Les Grecs, dit-il, ne pouvaient pas laisser de question ouverte, mais notre siècle sait faire mieux. De récentes découvertes n'ont-elles pas modifié la grande loi de la gravitation des corps? De même la question de l'Incarnation reste ouverte et quant à son mode et quant à sa définition. Je viens de relire le Nouveau Testament, et je constate premièrement, que le Christ ne fait jamais allusion au mode de sa naissance; deuxièmement, que les Actes des Apôtres, aussi bien que les Epîtres de S. Paul et de S. Jean, n'en font aucune mention, et troisièmement, que si les deux Evangélistes Luc et Mathieu en parlent, leur témoignage est infirmé par le silence de Marc et de Jean qui, eux, ne mentionnent ni le fait ni le procédé.” “De plus, ajoute le Dr Symonds, c'est un fait avéré que la première génération chrétienne ignorait tout à fait le mystère, et c'est en vain que nous essayons de trouver dans les écrits et la prédication des Apôtres, comme aussi dans la bouche même du Christ, une parole ou un texte établissant cette vérité — la naissance virginale — comme étant de foi et nécessaire au salut. D'ailleurs, cette doctrine que nous enseigne le Symbole de Nicée est le résultat d'une discussion métaphysique parmi les philosophes grecs des trois premiers siècles de l'Eglise; or, aujourd'hui, toute

cette philosophie métaphysique nous importe peu, et le Christ du Credo de Nicée n'est plus celui dont notre temps a besoin: "It does not present to us the Christ whom the world needs to-day". Il importe donc, conclut-il, de présenter au monde un Christ qui soit non plus une entité métaphysique que seuls les savants comprennent, mais une personnalité, *a character*, rendue intelligible à tous les fidèles de l'Eglise, et cette doctrine, notre vingtième siècle est capable de la formuler aussi bien et mieux que le quatrième siècle."

Le Rév. Shatford est plus catégorique. "L'Incarnation, déclare-t-il, est un fait de première importance, tandis que la naissance virginale n'est que secondaire. L'Incarnation n'est pas un événement physique; c'est un événement d'une grande portée spirituelle. Or la divinité du Christ ne dépend pas de sa naissance virginale, et vouloir prouver celle-ci serait amoindrir celle-là, car étant donné que la souillure originelle nous est transmise tant par nos mères que par nos pères, il s'en suivrait que le Christ, né d'une femme, aurait contracté le péché originel. L'Eglise Catholique Romaine a si bien vu la difficulté que, pour y parer, elle a formulé, il y a à peine cinquante ans, la doctrine de l'Immaculée Conception, doctrine sans fondement, et théorie que rien ne prouve."

"Pourquoi l'Eglise serait-elle plus intransigeante que le Christ lui-même? Parle-t-il de son origine? il dit: "Je viens de mon Père qui est dans les cieux". Il évite de faire allusion au mode de sa naissance sur la terre, et S. Paul aussi bien que S. Jean, l'Évangéliste reconnu des origines du Christ, n'en font jamais mention."

En outre, si le Dr Symonds veut mettre le Credo de Nicée plus à point, le Dr Shatford, lui, s'en prend au Credo des Apôtres. "Un nouvel énoncé de ce dernier s'impose, déclare-t-il, d'autant que les chrétiens les plus intelligents ne croient plus à la résurrection de la chair. C'est là une demande formulée par plus de trois cent seize chapelains militaires revenus du front, et il n'y a pas lieu de s'alarmer d'une telle demande. Le Credo n'a pas été donné tout fait à l'Eglise, mais il est plutôt l'énoncé d'une discussion de cinq siècles, énoncé qui ne fut mis en usage qu'au neuvième siècle. Si on a jugé bon de faire une révision de la Bible, à plus forte raison devons-nous revoir et corriger le Credo,

et n'y faire entrer qu'une doctrine large et à la portée de tous. Le temps n'est plus aux doctrines métaphysiques; la vie et la personnalité du Christ sont assez grandes par elles-mêmes pour répondre au besoin du divin dont souffre notre génération."

Et le Dr Shatford en profite pour énoncer le Credo suivant: "Je crois en un seul Dieu, le Père de toute l'humanité. En Jésus-Christ, son Fils unique, Notre-Seigneur, et "en l'Esprit Saint qui sanctifie le peuple de Dieu.

"Je crois en l'Eglise, fraternité de tous les croyants; en la Bible, révélation de la volonté de Dieu à l'homme; à la prière, dévotion de la volonté de l'homme vers Dieu; à l'amour, accomplissement de la volonté divine; au Pardon du Péché au moyen du sacrifice; à l'immortalité de l'âme et à la vie future."

Bien que le Dr Symonds et le Rév. Shatford se défendent de nier catégoriquement la naissance virginale du Christ — "I for one detest negations" — dit le premier, ils admettent cependant qu'ils n'en savent rien, — "we do not know" — et leur prétention à faire du mode de l'Incarnation une question libre comporte, en dernière analyse, qu'ils le veulent ou non, le rejet total d'un point de doctrine fondamental du dogme chrétien.

Il est toujours dangereux de se mettre en marge d'une doctrine reconnue, surtout quand cette doctrine est formulée dans un Credo, et que ce Credo est l'expression authentique d'une croyance divine. Or, nous savons que dans l'Eglise Anglicane les trois Credo de Nicée, d'Athanase et des Apôtres doivent être admis tels quels, du commencement à la fin — "ought thoroughly to be received" — qu'ils sont le résumé de la foi anglicane — "and believed", — pour cette seule raison que les enseignements qu'ils contiennent sont appuyés sur les textes les plus certains de l'Ecriture Sainte — "for they may be proved by most certain warrants of Holy Scripture." ¹

Si notre intention n'est pas d'établir, ici même, la thèse de la naissance virginale, mais simplement de souligner l'évolution des idées religieuses chez quelques membres du clergé anglican de Montréal, nous ne pouvons tout de même

¹ Cf. "The Book of Common Prayer", Edition de l'Université d'Oxford, 1910.

taire notre surprise et ne pas signaler l'incompétence, en matière doctrinale, dont font preuve ces deux ministres anglicans.

Attaquer ou mettre en doute le fait historique de l'Incarnation, en invoquant le silence de tel évangéliste, c'est faire preuve d'une ignorance absolue des règles de la critique. Et vouloir que différents auteurs rapportent les mêmes faits et les racontent de la même façon, c'est oublier l'intention qui dirige ces mêmes auteurs dans la rédaction de leurs écrits.

S. Mathieu écrivait pour les Juifs, qui connaissaient la nature divine; il était donc inutile de leur en parler; ce qu'il importait de leur apprendre, c'était *le mystère de l'Incarnation*.

S. Jean, au contraire, a écrit son Evangile pour les Gentils, qui ignoraient que Dieu eût un Fils; il fallait donc *tout d'abord leur enseigner que Dieu a un Fils*, Dieu lui-même, et que ce Fils s'est incarné.

S. Marc ne s'est pas occupé d'écrire la génération, mais uniquement la prédication du Fils de Dieu.

Le Christ lui-même n'avait pas à proclamer sa naissance virginale. Ne venait-il pas accomplir la loi et les prophètes? Or, que dit Isaïe: "Une vierge concevra et enfantera un Fils." Le Dr Symonds douterait-il, par hasard, de l'annonce messianique et de la signification hébraïque ou phénicienne du mot *vierge*?

Il croit à l'Incarnation, mais s'offusque du mode! S. Jean Chrysostôme a dit une belle parole à ce sujet: "Ne fatiguez donc pas l'Évangéliste de vos questions, en lui demandant comment une vierge a pu devenir mère, il se débarrasse de toutes ces questions par cette simple réponse: "Il se trouva qu'elle avait conçu du Saint-Esprit." Comme s'il disait: c'est l'Esprit-Saint qui a fait ce miracle, et ni l'archange Gabriel ni moi, Mathieu, nous ne pouvons en dire davantage." (S. Chrys. homélie 4 sur S. Mathieu.)

De plus, les deux pasteurs anglicans proposent une refonte toute moderne des vérités chrétiennes, refonte qui adapterait le Christ aux hommes et non les hommes au Christ.

Décidément, tous deux oublient que la sagesse des temps anciens ne s'arrête pas là où commence l'esprit moderne, mais qu'elle est de tous les temps; tout comme la vérité, qui

est une, appartient à tous les âges et demeure toujours la même à travers les siècles.

Nos prétendus esprits modernes ne comprendront vraiment le présent qu'en tenant compte des liens qui le rattachent au passé, et vouloir condamner le passé, simplement parce qu'il est le passé, c'est prétendre condamner l'avenir en se servant du présent.

L'incident Symonds-Shatford est vraiment regrettable, car nous savons de source certaine qu'il a jeté le trouble dans les âmes. Les protestations se sont faites nombreuses, et l'Évêque Farthing, dans un sermon prononcé le dimanche suivant, a défendu la doctrine de la naissance virginale du Christ.

De tous ces faits qui se sont succédé depuis quelques années, nous pouvons conclure que l'Église anglicane, ici comme en Angleterre, est bien malade. Le peu de doctrine qu'elle possède est attaqué par ses propres enfants; le Christ défiguré par Henri VIII n'est plus reconnaissable; c'est le désordre qui se produit, c'est l'oeuvre humaine qui agonise.

Au milieu de ce désarroi, puissions-nous comprendre l'attitude qui s'impose aux catholiques, vis-à-vis de ces âmes: l'attitude de l'éclairé et du guide. Nous avons jusqu'ici compté beaucoup sur notre foi traditionnelle; l'heure est venue maintenant, où elle entend compter beaucoup sur nous. N'oublions pas surtout qu'il est une apologétique victorieuse, à la portée du plus humble: celle de la prière et de l'exemple.

fr. L. E. TRUDEAU, O. P.



DANS LA PROVINCE

Le dimanche, 7 décembre, à 3 heures, Son Eminence le Cardinal Bégin a béni la nouvelle chapelle des Pères Dominicains, sur la Grande Allée, qui est maintenant ouverte au public.

Le temple était rempli d'invités parmi lesquels on remarquait de nombreux dignitaires religieux et civils, et tous ont admiré la nouvelle église, qui fait honneur à l'Ordre de Saint-Dominique et à la ville de Québec. Les plans sont l'oeuvre d'un jeune architecte de talents, M. Albert Larue, qui mérite les plus grands éloges pour le goût qu'il y a

apporté aussi bien que pour la compétence dont il a fait preuve dans la direction des travaux.

Son Eminence était accompagnée de Sa Grandeur Monseigneur Roy, auxiliaire, qui a donné le sermon; de Mgr F. Pelletier, Mgr Boulet, M. le chanoine Laflamme, de MM. les abbés Têtu, Gariépy, McGuire, et de plusieurs membres du clergé régulier de Québec. Les RR. PP. Rouleau, provincial, et Martin, prieur de St-Hyacinthe, étaient venus à Québec pour la cérémonie à laquelle assistaient en outre tous les Pères du couvent de Québec. Cette cérémonie fut très imposante. Après la récitation du chapelet et le chant d'un "Ave Maria" par M. de Belleval, Sa Grandeur Mgr Roy prononça le sermon au cours duquel il exposa ce qu'est l'église et les avantages que nous pouvons en retirer.

Sa Grandeur commenta le texte suivant: "C'est vraiment ici la maison de Dieu et la porte du ciel" qui convient tout spécialement à nos temples catholiques, dont il est bon de pouvoir dire qu'ils sont véritablement la maison de Dieu.

Après l'allocution de S. G. Mgr Roy, le T. R. P. Rouleau exprima la reconnaissance des RR. PP. Dominicains à tous ceux qui avaient contribué au succès de cette fête religieuse.

Puis, Son Eminence le Cardinal Bégin bénit la chapelle.

La bénédiction fut suivie d'un salut solennel du Saint Sacrement, au cours duquel le chant a été fait par MM. P. Morency, de Belleval, L. Morency, R. Faguy et quelques autres, accompagnés par Mme Placide Morency.

Dans la soirée il y eut dans la nouvelle chapelle un salut et la procession du Saint Rosaire.—*L'Action Catholique*.

—Le 3 décembre dernier, les Enfants de Marie de St-Jean-Baptiste d'Ottawa inauguraient les Noces d'argent de leur congrégation par un poème sacré: "Jeanne d'Arc" qui obtint le plus remarquable succès. Un triduum solennel s'ouvrit le lendemain. La prédication avait été confiée au R. P. Piché. Le R. P. Marchand, curé, donna le sermon final et rendit hommage à l'action religieuse et au zèle paroissial de cette société dont le fondateur est le R. P. Gauvreau.

—Madame Marie-Victorine-Alice Leclerc, veuve de Pierre Boucher de la Bruère, est décédée le 12 décembre à

Saint-Hyacinthe, à l'âge de 79 ans. Un devoir nous est fait de déposer sur la tombe de cette bienfaitrice et soeur en S. Dominique un hommage de gratitude et de prières. A l'arrivée de nos premiers pères en cette ville, en 1873, ce fut son mari qui fut chargé de lire l'adresse de bienvenue; depuis le généreux couple s'entendit à merveille pour traduire en actes des sentiments officiels. Cette aide efficace des commencements ne fit que varier ses formes avec les années. Et quand disparut, chargé de mérites devant Dieu et devant son pays, l'honorable Surintendant de l'Instruction publique, sa pieuse femme, devenue tertiaire sous le nom de soeur Saint-Thomas, nous réserva jusqu'à la fin l'appui de sa prière et les délicatesses de sa charité. Ce qui ne l'empêcha point, d'ailleurs, de rayonner plus loin et plus large sa chrétienne influence: à preuve les regrets unanimes et les chaudes sympathies que les siens ont recueillis près de ses restes.

—Le R. P. Jacques-M. Olivier a été assigné au Couvent Ste Anne de Fall-River.

—Le R. P. Jean Bacon vient d'être nommé administrateur de nos revues et promoteur du Rosaire et de l'Oeuvre du Noviciat, en remplacement du R. P. Albert Benoît.

—Le T. R. P. P.-M. Béliveau a été institué Président de la Maison vicariale de Québec où il succède au R. P. Jean Bacon.

—Le R. P. Pierre Granger a été nommé Curé de Ste Anne de Fall-River à la place du T. R. P. Ange-Emile Dion qui devient Président de la Maison vicariale de Notre-Dame de Grâce.

—Les RR. FF. Marie-Joseph Légaré, Jean-Marie Tague et Augustin-M. Séguin ont reçu l'ordre sacré du diaconat, le 20 décembre, des mains de Sa Grandeur Mgr l'Archevêque d'Ottawa.

—Remis faute d'espace à plus tard: plusieurs articles, la chronique de l'Ordre à l'étranger et de nombreuses recensions.—FRA DOMENICO.

